Laura Bellini

Au cœur du silence

Le souvenir d'un amour passé ne ferme pas le cœur à un nouvel amour



Au cœur du silence

Le souvenir d'un amour passé ne ferme pas le cœur à un nouvel amour

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902660

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4

Chapitre 1 - Les conditions qui n'avaient pas été écrites 12

Chapitre 2 - L'espace entre deux êtres 24

Chapitre 3 - Ce qu'on ne peut pas prévoir 38

Chapitre 4 - Quand les sujets sans risque s'épuisent 48

Chapitre 5 - Le droit d'avancer à son propre rythme 59

Chapitre 6 - Le premier baiser 69

Chapitre 7 - Entre le souvenir et le désir 78

Chapitre 8 - Bien plus qu'un voisin 88

Chapitre 9 - Le risque que nous prenons ensemble 97

Chapitre 10 - Là où commence l'intimité 109

Chapitre 11 - Une place pour deux 121

Chapitre 12 - Les limites de la mémoire 132

Chapitre 13 - Le prix de ses propres rêves 144

Chapitre 14 - La vérité que nous ne savons pas encore dire 154

Chapitre 15 - Tout ce que nous n'avions pas dit 164

Chapitre 16 - La distance qui fait mal 174

Chapitre 17 - De ma propre voix 183

Chapitre 18 - Ce qui demeure 192

Chapitre 19 - Nous n'avons pas à choisir 201

Chapitre 20 - Au cœur du silence 212

INTRO

Le premier matin après mon arrivée au bord du lac Wigry, je fus réveillée par un son que je ne parvenais pas à identifier. Ce n'était ni le chant des oiseaux ni le bruissement des roseaux agités par le vent. Quelqu'un, de l'autre côté du mur de ma maison, jouait du violon. La mélodie s'interrompait après quelques mesures, reprenait depuis le début, puis s'éteignait, comme si le musicien y découvrait chaque fois quelque chose que les autres n'étaient pas autorisés à entendre.

Je restai un moment immobile, les yeux fixés sur la traînée lumineuse du soleil qui traversait le plafond. À Varsovie, je me réveillais au bruit des voitures, des tramways et des notifications impatientes de mon téléphone. Ici, les choses devaient être différentes. J'avais acheté cette maison précisément parce que de vieux pins la séparaient des habitations les plus proches et que le lac commençait à quelques dizaines de pas de la terrasse. Le silence était l'un des rares luxes que j'avais décidé de m'offrir sans avoir à justifier mon choix auprès de qui que ce soit.

Je me levai, enfilai une chemise en lin et ouvris la fenêtre. L'air frais sentait le bois humide, la terre et l'eau. Le violon se fit entendre de nouveau. Cette fois, la mélodie était plus lente, presque timide. Je ne savais pas encore si je voulais trouver l'homme qui troublait ma tranquillité ou lui demander de ne jamais cesser de jouer.

Sur la table de la cuisine reposait mon programme pour les trois mois à venir. Quatre feuilles couvertes d'une écriture serrée, un calendrier de traduction d'un roman français et une liste des travaux nécessaires à

l'aménagement d'un petit atelier. J'avais cinquante-deux ans, un métier que je pouvais exercer depuis n'importe quel endroit du monde et suffisamment d'économies pour ne plus avoir, pour la première fois depuis longtemps, à prendre mes décisions sous la pression.

Je voulais créer ici un espace consacré aux textes, au papier et aux livres anciens. Des ateliers pour des personnes qui avaient besoin de poser leur téléphone quelques heures et de redécouvrir le plaisir de fabriquer quelque chose de leurs propres mains. Cette idée mûrissait en moi depuis des mois. Il ne s'agissait pas de monter une grande entreprise. Quelques rencontres, de petits groupes, aucune précipitation. Et surtout, aucun associé qui considérerait ma vie comme un projet nécessitant des améliorations.

À neuf heures, madame Helena arriva. Cette bibliothécaire du village m'aidait à nouer des contacts avec les habitants. Elle apportait un panier de brioches et une enveloppe contenant des documents relatifs aux activités prévues.

« J'ai une bonne nouvelle pour vous, madame Grażyna, annonça-t-elle avant même que j'aie eu le temps de préparer le café. J'ai trouvé quelqu'un qui pourrait vous aider pour les ateliers.

— Je ne cherchais personne pour m'aider.

— Je sais. C'est pour cela que je vous demande de m'écouter d'abord. »

Madame Helena possédait cette forme particulière de fermeté courtoise contre laquelle je ne savais pas lutter. Elle s'assit à la table et déplia devant moi une brochure de l'association locale. Je reconnus le tampon de la fondation

que j'avais déjà contactée au sujet de la location d'une salle supplémentaire.

« Il serait possible d'obtenir un financement commun pour les activités. Votre atelier et celui de votre voisin pourraient former un ensemble vraiment intéressant. Seulement, il faudrait déposer une demande conjointe avant la fin du mois.

— Mon voisin ? »

En guise de réponse, elle désigna par la fenêtre un petit bâtiment situé derrière une bande de pins.

« Jerzy Witek. Il est luthier. Il connaît le bois, les instruments, la restauration. Il a travaillé autrefois à Cracovie. Il a son caractère, mais c'est un homme bien. »

Je regardai le bâtiment d'où provenait la musique un peu plus tôt.

« C'est lui qui jouait ce matin ?

— Probablement. Il lui arrive de vérifier la sonorité des instruments avant de les rendre à ses clients. Tout le monde n'apprécie pas.

— Cela ne m'a pas dérangée », répondis-je trop vite.

Madame Helena sourit comme si elle venait d'entendre bien davantage que ce que j'avais dit.

Je ne voulais pas d'un projet commun. Pendant vingt-huit ans, j'avais partagé avec Adam un appartement, des voyages, des factures, des livres et des petits-déjeuners dominicaux. Même nos disputes les plus insignifiantes suivaient un rythme familier que j'aurais reconnu les yeux fermés. Lorsqu'il était mort, trois ans plus tôt, le monde ne s'était pas écroulé avec fracas. Il avait simplement cessé de répondre à mes habitudes quotidiennes.

Le plus difficile n'avait été ni les fêtes ni les anniversaires. Le plus difficile avait été d'acheter du pain et d'en laisser systématiquement la moitié.

La maison au bord du lac Wigry devait être un endroit où je ne vivrais plus uniquement en fonction de l'absence de quelqu'un. Je voulais y retrouver mon propre rythme. Mais je n'avais aucune intention de faire semblant que le passé pouvait rester à Varsovie, avec les meubles devenus inutiles.

« Je peux aller lui parler, finis-je par dire. Mais je ne promets rien.

— C'est exactement ce que je voulais entendre. »

Une heure plus tard, je me trouvais devant la porte de l'atelier voisin. Elle était entrouverte. À l'intérieur flottaient des odeurs de résine, de bois fraîchement raboté et de café fort. Sur les étagères reposaient de petits outils, des moules en bois et des instruments à différents stades de fabrication. Une haute fenêtre laissait entrer la lumière, dans laquelle dansait une fine poussière.

L'homme debout près de l'établi ne se retourna que lorsque je frappai contre l'encadrement en bois.

Ses cheveux grisonnants étaient légèrement ébouriffés, comme s'il y avait passé les doigts plusieurs fois depuis le matin. Il avait retroussé les manches de sa chemise sombre, découvrant des avant-bras parsemés de sciure claire. Il n'avait pas l'air d'un homme particulièrement soucieux de faire bonne impression. Pourtant, la manière dont il posa son outil et m'accorda toute son attention me fit oublier pendant un instant la phrase que j'avais préparée.

« Grażyna Michalska, me présentai-je. Votre nouvelle voisine.

— Jerzy Witek. Je m'en doutais. »

Sa voix était grave, légèrement rauque, mais agréable. Il ne me tendit pas immédiatement la main. Il prit d'abord le temps de s'essuyer les doigts avec un chiffon de toile, comme si cette rencontre méritait un minimum de soin.

« Madame Helena vous envoie avec une proposition ou une plainte ?

— Cela dépend. Comptez-vous jouer du violon tous les matins à sept heures ? »

Il regarda l'horloge accrochée au-dessus de l'établi.

« Ce matin, j'ai commencé à sept heures vingt.

— Alors, je viens avec une proposition. »

Il éclata d'un rire bref et spontané. Ce rire contrastait avec l'homme concentré que j'avais trouvé penché sur son instrument. Il était chaleureux, étonnamment jeune.

Je lui expliquai ce qu'il en était des ateliers. Jerzy m'écouta sans m'interrompre, appuyé contre le bord de l'établi. Lorsque je mentionnai le calendrier et la possibilité d'obtenir une subvention, son expression devint sérieuse.

« Je ne suis pas intéressé par un projet dans lequel quelqu'un viendra me dire combien de temps j'ai le droit de passer à tailler un morceau de bois, déclara-t-il.

— Et moi, je n'ai aucune intention d'organiser des ateliers dont les participants découvriraient les horaires en fonction de votre inspiration du moment. »

Nous nous regardâmes en silence pendant quelques instants.

« Cette collaboration risque d'être compliquée, observa-t-il.

— Heureusement, je n'ai pas encore accepté d'y participer. »

Je détournai les yeux vers l'instrument posé sur l'établi. C'était un petit violon dépourvu de cordes, d'une magnifique couleur de miel. Jerzy remarqua mon intérêt et, sans que j'aie besoin de le demander, s'écarta pour me permettre de m'approcher.

Sur une étagère voisine se trouvait la photographie d'une femme aux cheveux clairs. Elle souriait à quelqu'un hors du cadre, un bouquet de fleurs sauvages entre les mains. À côté reposait un vieux foulard bleu marine. Je ne demandai pas qui elle était. Jerzy remarqua pourtant la direction de mon regard et s'immobilisa un instant.

Je connaissais ce geste involontaire. Pendant des mois, j'avais moi-même redressé machinalement la photographie d'Adam posée sur la commode, même lorsqu'elle était parfaitement droite.

« C'est un bel endroit pour travailler, dis-je en reportant mon attention sur le violon.

— Le meilleur que j'aie jamais eu.

— Et le lac ?

— Il était là bien avant moi. J'essaie de ne pas le déranger. »

Je souris. Jerzy m'observa plus attentivement, comme si, à cet instant précis, il découvrait en moi quelqu'un d'autre que la nouvelle voisine venue avec des documents.

« Vous prendrez un café ? »

J'aurais dû refuser. Cent pages de traduction m'attendaient sur mon bureau et un électricien devait passer à la maison pour examiner l'installation. J'avais mon propre

programme et, au cours des dernières années, j'avais appris à quel point le respecter scrupuleusement pouvait être rassurant.

Pourtant, Jerzy se tenait devant moi avec deux tasses en céramique, patient et nullement troublé par mon silence.

« Un seul, répondis-je. Mais ensuite, nous devrons parler des conditions de notre collaboration.

— Bien entendu. J'aime savoir dans quoi je m'engage. »

Nous nous installâmes près de la fenêtre ouverte. Le cri d'un oiseau nous parvint du lac, tandis qu'une rafale soulevait les feuilles étalées sur l'établi. Jerzy les retint d'une main et les éloigna de ma tasse. C'était un petit geste pratique, accompli sans la moindre tentative de m'impressionner.

Pour la première fois depuis très longtemps, j'éprouvai l'envie de raconter à un inconnu quelque chose que je n'avais pas prévu de dire.

Et c'est précisément à cet instant que je pris peur. Non pas à cause de sa proximité, mais parce que je me découvrais prête à l'accueillir.

Jerzy me regarda par-dessus le bord de sa tasse.

« Madame Grażyna, quelque chose ne va pas ? »

Je contemplai son visage tranquille, ses cheveux gris et ses mains qui, quelques instants auparavant, avaient si délicatement retenu mes feuilles. Je pensai à Adam, à toutes les années que nous avions partagées et à quel point je refusais de perdre la moindre parcelle de ce qui m'en restait.

Et pourtant, j'étais assise face à un homme que je venais de rencontrer quelques minutes plus tôt, et je désirais rester plus longtemps.

« Non, répondis-je doucement. Je crois qu'au contraire, quelque chose est en train de commencer. »

Je ne savais pas s'il m'avait comprise. Je n'étais même pas certaine de comprendre moi-même ces paroles.

Je savais seulement que, lorsque Jerzy sourit, je ne détournai pas les yeux.

Et soudain surgit la question que j'avais soigneusement évitée pendant trois ans : pouvais-je me permettre d'aimer quelqu'un de nouveau sans cesser d'aimer l'homme que j'avais perdu ?

Chapitre 1 - Les conditions qui n'avaient pas été écrites

Le lendemain matin, je trouvai une enveloppe devant ma porte. Elle ne portait ni nom ni adresse, seulement un mot soigneusement tracé : « À ma voisine ». À l'intérieur se trouvait une petite carte indiquant l'heure d'un rendez-vous, l'adresse de la salle communale d'un village voisin et cette précision : « Apportez votre planning. J'apporterai ma patience. Jerzy. »

Je lus le message deux fois avant de m'autoriser à sourire. La dernière fois qu'un homme m'avait invitée à un rendez-vous d'une manière aussi singulière remontait à plus de trente ans. Adam glissait parfois des petits mots entre les pages des livres que je traduisais. Il y écrivait des plaisanteries, généralement à propos de ma tendance à travailler jusque tard dans la nuit. Je conservais encore l'un de ces billets dans mon portefeuille, bien que le papier ait jauni et que l'encre se soit estompée.

Je glissai le message de Jerzy dans ma poche et sortis sur la terrasse. Le lac était lisse, argenté, presque immobile. Au loin me parvenait le grondement assourdi d'un moteur de bateau. J'avais devant moi deux heures de travail sur ma traduction, mais mes pensées revenaient obstinément à notre conversation de la veille. Pas vraiment à la proposition d'ateliers. Plutôt à la manière dont Jerzy m'avait écoutée, sans se précipiter pour répondre ni chercher à combler chaque silence de sa propre voix.

Je ne me souvenais plus de la dernière fois où le silence m'avait paru aussi naturel en présence d'un autre être humain.

Le rendez-vous était fixé à onze heures. J'arrivai quelques minutes en avance, conformément à une vieille habitude. La salle communale occupait un bâtiment rénové en briques rouges. Des pots de lavande étaient disposés devant l'entrée et des affiches annonçant des cours de céramique et les réunions du club de photographie local couvraient le panneau d'information.

Jerzy était déjà installé à une longue table, penché sur un croquis. Lorsque j'entrai, il releva la tête et consulta sa montre.

« Vous êtes ponctuelle.

— Et vous n'aviez manifestement pas l'intention de risquer d'arriver en retard.

— Je voulais préparer mes arguments avant de subir un interrogatoire. »

Je posai mon dossier devant lui.

« J'ai également préparé des questions.

— C'est bien ce que je craignais. »

Il portait une chemise claire aux manches retroussées et un pantalon sombre. Dans la lumière qui entrait par les hautes fenêtres, son visage semblait plus fatigué que la veille. Je remarquai les fines rides autour de ses yeux et cette façon particulière de froncer les sourcils lorsqu'il se concentrait. Il n'était pas beau de cette beauté évidente que l'on rencontre dans les publicités. Pourtant, quelque chose en lui me donnait envie de prolonger mon observation.

Madame Helena arriva, accompagnée d'une jeune femme qui se présenta sous le prénom de Marta, coordinatrice des projets culturels locaux. Celle-ci étala des documents sur la table et nous expliqua les conditions d'attribution de la

subvention. L'association pouvait obtenir un financement pour un cycle de six rencontres consacrées aux techniques artisanales traditionnelles. Il fallait pour cela associer au moins deux disciplines et ouvrir les activités aux habitants de la région ainsi qu'à un petit groupe de visiteurs.

« Madame Grażyna travaille avec les livres et les textes, monsieur Jerzy avec les instruments, expliqua Marta. Nous avons imaginé des ateliers qui réuniraient le papier, le bois et la musique.

— Les livres ne se résument pas au travail sur les textes, précisai-je avec douceur. J'aimerais également présenter des méthodes traditionnelles de reliure, la couture des cahiers, le choix des matériaux. Les participants devraient repartir avec quelque chose qu'ils auraient réellement fabriqué.

— Je suis d'accord, intervint Jerzy. Mais je ne laisserai pas des personnes inexpérimentées utiliser des outils dont elles ne comprennent pas le fonctionnement. Nous pouvons préparer des éléments faciles à travailler en toute sécurité et montrer nous-mêmes les opérations plus délicates. »

Je lui lançai un regard approbateur. Je ne m'attendais pas à ce que nous trouvions aussi rapidement un terrain d'entente. Mais Marta aborda ensuite la question du calendrier.

« Nous proposons deux séances par semaine, de quatre heures chacune dans l'idéal. Nous pourrions commencer au milieu du mois prochain.

— C'est trop tôt, déclarai-je.

— C'est trop tard, affirma Jerzy au même instant. »

Madame Helena soupira, tandis que Marta nous adressait un sourire hésitant.

« Je comprends que vous n'en soyez pas au même stade de préparation. »

Je sortis mon planning. J'y avais indiqué les dates de remise de ma traduction, les travaux de rénovation et le temps nécessaire à l'aménagement de mon atelier. Jerzy observa les feuilles pendant un moment, puis poussa vers moi son propre croquis.

Il représentait un petit objet en bois ressemblant à un cadre sur lequel on pouvait tendre des fils. Sous le dessin figuraient des notes concernant les dimensions et les matériaux.

« J'aimerais que les gens travaillent sur de vrais objets, expliqua-t-il. Pas sur des kits tout prêts où la seule difficulté consiste à lire une notice. Il me faudra au moins trois semaines pour préparer les postes de travail, puis du temps pour faire des essais.

— Autrement dit, vous êtes plutôt d'accord avec moi.

— Pas tout à fait. Je voudrais commencer les premières séances avant la fin de tous les travaux chez vous.

— Je n'ai pas l'intention d'inviter des gens dans une pièce où des fils électriques sortent encore des murs.

— Nous pouvons utiliser la salle communale.

— Et mon atelier ?

— Il sera prêt quand il sera prêt. »

Il n'y avait aucune méchanceté dans sa voix. C'était précisément ce qui m'agaçait le plus. Jerzy exprimait ses opinions avec un calme absolu, comme s'il ne se rendait pas compte qu'il bouleversait une organisation à laquelle j'avais consacré tant de soirées.

« Monsieur Jerzy, il ne s'agit pas seulement d'une question de locaux. J'ai élaboré un concept précis. Je ne souhaite pas le modifier simplement parce qu'une possibilité de financement se présente.

— Moi non plus, je ne veux pas que l'argent décide de la qualité de ce que nous faisons. »

Marta proposa une pause. Madame Helena sortit pour téléphoner à quelqu'un de l'administration municipale, et nous restâmes seuls.

Jerzy referma son carnet.

« Je vous ai contrariée.

— Vous l'avez remarqué.

— Ce n'était pas mon intention.

— Quelle était-elle, alors ?

— Je voulais savoir si nous étions capables de travailler ensemble sans prétendre avoir exactement les mêmes idées. »

Je posai les mains sur la table.

« Nous aurions pu le vérifier de manière moins publique.

— Vous avez raison. Je vous présente mes excuses. »

La simplicité de sa réponse m'ôta toute envie de poursuivre notre dispute. Jerzy ne cherchait ni à se justifier ni à me convaincre que j'exagérais. Il accepta ma remarque, puis attendit patiemment.

« Dites-moi une chose, repris-je après un moment. Pourquoi tenez-vous autant à ces ateliers ? »

Il s'adossa à sa chaise. Pendant quelques secondes, il sembla envisager plusieurs réponses sans en trouver aucune qui lui convienne.

« Depuis des années, je répare des instruments fabriqués par d'autres. J'aime mon métier, mais de plus en plus de gens viennent me voir uniquement pour récupérer rapidement un objet en état de fonctionner. Ils ignorent combien de temps il faut pour que le bois trouve sa juste sonorité. J'aimerais leur montrer le processus, pas seulement le résultat.

— Cela me paraît raisonnable.

— Il y a autre chose. J'ai promis un jour que j'enseignerais. J'ai tellement repoussé le moment de tenir cette promesse qu'elle a fini par ressembler à un reproche que je m'adressais à moi-même. »

Je ne lui demandai pas à qui il avait fait cette promesse. Je remarquai cependant qu'il avait tourné les yeux vers la fenêtre. Son visage avait pris la même expression que la veille, lorsqu'il avait aperçu mon regard posé sur la photographie de la femme dans son atelier.

« Vous n'êtes pas obligé de m'en parler », dis-je.

Il me regarda avec quelque chose qui ressemblait à de la gratitude.

« Et vous ? Pourquoi avoir choisi cet endroit précisément ? »

J'aurais pu lui parler du calme des environs, du coût de la vie moins élevé ou de mon indépendance professionnelle. Tout cela aurait été vrai, mais n'aurait rien expliqué d'essentiel.

« Ces trois dernières années, beaucoup de gens m'ont expliqué ce que je devrais faire de ma vie, répondis-je. Certains me conseillaient de reprendre le travail à plein régime. D'autres de voyager. D'autres encore me proposaient de vendre mon appartement et de m'installer

plus près de ma famille. Personne ne m'a demandé ce que je voulais vraiment. »

Jerzy m'écoutait sans m'interrompre.

« Lorsque j'ai trouvé cette maison, je me suis dit que je pourrais essayer ici. Pas recommencer ma vie à zéro, parce que c'est impossible. Simplement construire quelque chose qui m'appartienne.

— Et c'est pour cela que vous ne voulez pas d'associé.

— Exactement.

— Je comprends. »

J'éprouvai une déception inattendue. Comme si sa compréhension signifiait que notre conversation était terminée, alors que je n'avais aucune envie d'y mettre fin.

« Mais ? demandai-je.

— Mais collaborer avec quelqu'un ne signifie pas nécessairement lui confier sa vie. »

Il avait prononcé cette phrase sans sourire. Elle contenait quelque chose de personnel, quelque chose que je n'étais pas encore capable de nommer.

Marta revint avec les documents. Elle nous proposa d'organiser les premières séances expérimentales dans la salle communale, puis les suivantes dans nos ateliers respectifs, si nous donnions tous deux notre accord. Le financement couvrirait les matériaux, l'assurance des participants et la rémunération des intervenants. Restait à fixer les dates.

« Nous pourrions commencer par une seule séance de démonstration, proposai-je. Sans nous engager immédiatement sur l'ensemble du cycle. Cela nous permettrait d'évaluer l'intérêt du public et nos possibilités. »

Jerzy acquiesça.

« À condition que nous la préparions ensemble. Je ne veux pas être celui qui vient montrer quelques outils à la fin de votre conférence.

— Et je ne compte pas distribuer des feuilles aux participants pour qu'ils puissent noter le nom de vos ciseaux à bois. »

Pour la première fois, nous échangeâmes un sourire en présence des autres.

« Nous avons donc un point de départ », conclut Marta.

Nous convînmes de préparer une proposition commune dans les deux jours. La séance de démonstration fut fixée au dernier samedi du mois. La décision définitive concernant l'ensemble du cycle ne serait prise qu'après vérification des coûts et des conditions.

Lorsque nous quittâmes la salle communale, le soleil était déjà haut. Jerzy s'arrêta près de ma voiture, son carnet sous le bras.

« Vous pensez vraiment que mes ateliers pourraient se limiter à montrer des ciseaux à bois ?

— Non. Mais je soupçonne que vous considérez mes livres comme de simples feuilles élégamment cousues.

— Absolument pas. J'ai essayé un jour de réparer le dos d'un vieux livre. Le résultat donnait l'impression que l'ouvrage avait perdu un combat contre un hérisson. »

J'éclatai de rire. Jerzy me regarda un instant avec un plaisir évident, puis reprit son sérieux.

« J'aimerais vous montrer quelque chose. Pas aujourd'hui, si vous avez d'autres projets. Demain, à l'atelier.

Cela nous aidera peut-être à déterminer ce que nous pouvons faire ensemble.

— Demain à dix heures, j'ai rendez-vous avec l'électricien.

— Onze heures ?

— Onze heures trente.

— Vous êtes une négociatrice redoutable.

— Une déformation professionnelle. »

Il me tendit la main. Je la serrai, m'attendant à une simple poignée de main pour prendre congé. Sa paume était chaude, rendue rugueuse par le travail, et sa prise ferme mais délicate. Il retint mes doigts une fraction de seconde de plus que ne l'exigeait la politesse, puis les relâcha.

« À demain, madame Grażyna.

— À demain, monsieur Jerzy. »

Sur le chemin du retour, j'essayai de me convaincre que je ne réfléchissais qu'à notre projet commun. L'exercice ne fut pas particulièrement concluant.

Dans l'après-midi, mon amie Elżbieta m'appela. Nous nous connaissions depuis l'université et elle faisait partie de ce petit cercle de personnes capables de deviner mon humeur à la simple façon dont je disais « allô ».

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle presque aussitôt.

— Rien de particulier.

— Grażyna, pendant trois ans, je t'ai entendue dire "tout va bien" sur le ton de quelqu'un qui rédige un constat de dégâts. Aujourd'hui, tu as une autre voix. »

Je lui racontai les ateliers envisagés, notre désaccord sur le calendrier et ce voisin qui, manifestement, ne considérait pas mes tableaux comme le sommet de la civilisation humaine.

« Et comment est-il ? demanda Elżbieta.

— Têtu. Calme. Il a cinquante-six ans, il est luthier et pense que la patience permet de résoudre la plupart des problèmes.

— Je ne t'ai pas demandé son curriculum vitæ. »

Je m'approchai de la fenêtre. À travers les branches des pins, je pouvais voir le toit de son atelier.

« Il a une belle voix, reconnus-je. Et une manière de regarder les gens qui me trouble un peu. »

Elżbieta resta silencieuse un instant.

« Tu sais que tu as parfaitement le droit de trouver quelqu'un séduisant ?

— Je sais.

— Tu ne sembles pas convaincue. »

J'appuyai mon front contre la vitre fraîche.

« Parfois, j'ai l'impression que si je recommençais vraiment à vivre, je serais obligée de laisser Adam derrière moi.

— Et tu veux le laisser derrière toi ?

— Non.

— Alors ne le fais pas. »

Sa réponse était si simple que je ressentis d'abord une pointe de colère. Puis je compris qu'elle ne cherchait pas à résoudre un problème à ma place. Elle me rappelait

seulement que tout changement ne constituait pas nécessairement une trahison de ce qui avait existé.

Le soir, je me remis au travail. Le roman que je traduisais racontait l'histoire d'une femme qui revenait dans sa maison familiale après des années d'absence. Je m'arrêtai sur une phrase décrivant une pièce remplie d'objets laissés par sa mère défunte. L'auteur avait écrit que les souvenirs ne prennent aucune place tant que l'on ne commence pas à construire des murs autour d'eux.

Je traduisis la phrase, l'effaçai, puis la réécrivis. Je restai longtemps devant l'écran, incapable de trouver le mot juste.

Finalement, je refermai mon ordinateur.

Sur la commode se trouvait la photographie d'Adam que j'avais apportée de Varsovie. Il y souriait, les yeux légèrement plissés, vêtu de sa chemise bleu marine préférée. Je passai un doigt sur le bord du cadre.

« Je ne sais pas ce que je fais », murmurai-je.

Je n'attendais pas de réponse. Depuis longtemps, j'avais appris qu'elle ne viendrait pas.

Plus tard, je sortis sur la terrasse. Le crépuscule descendait sur le lac et l'air sentait la résine et les feuilles humides. De l'atelier voisin provenaient de légers coups réguliers. Jerzy travaillait manifestement encore.

Pendant un instant, j'eus envie d'aller le voir, de lui demander s'il avait besoin d'aide ou simplement de l'écouter me raconter des histoires de bois et d'instruments. Mais je m'arrêtai au pied des marches.

J'avais cinquante-deux ans et ma propre maison. Je n'avais plus besoin de prouver que j'étais raisonnable ni de considérer chaque décision spontanée comme une menace.

Malgré cela, je rentrai.

Le lendemain, nous devions définir les règles de notre collaboration. Je me répétais que c'était la seule chose qui nous liait.

Pourtant, lorsque je me couchai, je ne pensais ni aux ateliers ni aux échéances. Je me souvenais de la façon dont Jerzy m'avait regardée après notre premier véritable désaccord. Sans rancune, sans besoin de l'emporter, comme si une divergence d'opinions constituait le commencement d'une conversation plutôt qu'une raison de se tourner le dos.

Je ne savais pas encore si j'étais capable de laisser entrer un homme pareil dans ma vie.

En revanche, je savais que le lendemain, j'avais bien l'intention de vérifier s'il savait aussi bien écouter que discuter.